

Madame de Sévigné.

Il n'y a pas de quoi glaner après ma fille, elle a en vérité tout dit, et mieux que je n'eusse pu faire. Je ne vous dis plus que nous sommes ensemble, et que nous vous recevrons ensemble; que je suis ravie d'avoir fait ce voyage, et que vous l'avez approuvé, comme les bonnes têtes; que la manière dont on m'a reçue, et dont je suis aimée, mériterait que je fusse venue encore de plus loin. Je vous ai mandé toutes ces choses-là, il n'y a pas dix jours: j'écrivis aussi à notre gouverneur: je lui soutins qu'il était causé de ce voyage en quittant notre Bretagne, et en me donnant l'envie de venir au-devant de lui, et d'avoir cet avantage sur M^{me} de Chaulnes, en sorte que je n'avais pu y résister. Je vous disais aussi combien je hais ce temple égaré, séparé, mal placé; la déesse aura beau chanter: *Venez tous dans mon temple*, je n'irai pas souvent, quoique je le désire toujours. Enfin, mon intérêt sur cet éloignement de quartier me rend si injuste, que j'en ai la belle vue, et cette campagne toujours étalée, qui conte tous les secrets et tous les charmes du printemps, comme toutes les horreurs de l'hiver; en mille ans, vous ne me feriez pas aimer cette fausse campagne, et j'aimerais quasi autant me retirer, avant la fin du bail, dans ma terre de la Visitation (1), que d'y demeurer trente-cinq ans. Je n'ai donc plus qu'à vous dire, mon très-cher, que je n'ai point reçu cette lettre dont vous me parlez, où le cardinal de Bouillon et l'abbé de Polignac avaient écrit; je la regrette fort; j'y

(1) C'est-à-dire dans le lieu où elle avait dessein de se faire enterrer, si elle mourait à Paris.

aurais fait au moins une prompte réponse. Je me réjouis que Sanzei soit capitaine, il ira son chemin, je le souhaite, et que vous m'aimiez toujours. Je ne suis jamais surprise que vous soyez aimé; mais j'admire votre bonheur de l'être de M. et de M^{me} de Nevers: rien n'est meilleur chacun en son espèce.

Apostille de madame de Grignan.

Tous vos enfants sont charmants; ceux que l'on voit l'emportent sur ceux qu'on ne voit point, et quelque parfait que puisse être le comte de Nicei, dont vous me paraissez faire votre Benjamin, nous ne saurions croire qu'il soit préférable à ces jolis enfants que vous nous envoyez, et que nous chantons avec tant de plaisir. Je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil dans tous vos ouvrages, à la folie de mettre en œuvre, *le voyez-vous? non: ni moi non plus*. Comme l'original de ce conte est provençal, vous me devez un tribut de tout ce que vous composerez sur ce modèle, dont les copies le surpassent de bien loin. Je vois avec plaisir dans vos lettres à ma mère le souvenir qui vous reste de notre *Rocher*; les épithètes dont vous l'honorez (1) sont des monuments éternels à la gloire des *Adhèmars*; si leur château mérite dans votre esprit un rang entre tout ce que vous voyez de châteaux magnifiques, superbes et singuliers, rien ne saurait être pour lui un si grand éloge. Il est plus beau que vous ne l'avez vu; et si on avait l'espérance de vous y revoir, il n'y aurait plus rien à désirer.

(1) Le royal château.

(6) AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU

Le 18 avril 1696.

Votre politesse ne doit point craindre, Monsieur, de renouveler ma douleur (1), en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut ni l'augmenter ni le diminuer. Je suis très-persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes, la bonté de votre cœur m'en répond ; vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables ; rien n'est plus digne de vos regrets : et moi, Monsieur, que ne perdé-je point ! quelles perfections ne réunissait-elle point, pour être à mon égard, par différents caractères, plus chère et plus précieuse ! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissements. Je n'ai pas la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours ; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement, avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, Monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle sépa-

(1) M^{me} de Sévigné venait de mourir.

ration et tant de privations. J'étais bien loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la voyais jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avaient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattais de ne jamais souffrir un si grand mal ; je le souffre, et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connais, et je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je ne fais.

(7) A MADAME DE SIMIANE, SA FILLE

A Paris, le 5 janvier 1697.

J'ai eu la force, il est vrai, ou plutôt le courage d'aller à Versailles, la fatigue m'en a paru plus grande que celle du voyage de Provence à Paris ; la raison en est sensible, je ne songeais, pendant mes deux cents lieues, qu'à prendre mes aises, et il faisait un temps humain ; au lieu qu'à Versailles je n'ai pas été un moment sans quelque incommodité, et il faisait un froid excessif ; j'en fus saisie au point qu'il m'ôta la respiration, et que je demeurai comme la sœur de don Bertrand à la porte de la princesse : voilà ma grande aventure dans ce voyage. Avez-vous envie de savoir comme j'ai trouvé la princesse (1) ? Elle est assez bien,

(1) Marie-Adélaïde, princesse de Savoie, qui épousa M. le duc de Bourgogne.

de grands yeux, la physionomie vive et italienne, de beaux cheveux de la couleur des vôtres, un visage un peu long et trop petit pour ses traits; mais l'âge (1) proportionnera tout. Dispensez-moi de vous redire ses paroles; elles ne viennent pas jusqu'aux mortelles comme moi. Ma belle-fille a fort réussi; vous connaissez son air sage et noble, son air assuré et modeste, ne s'embarrassant d'aucune nouveauté; elle a paru dans ce caractère, et en a été fort louée. La duchesse de Lude (2), au comble de la gloire, est terrassée par un rhumatisme plus puissant que tout son bonheur; elle crie jour et nuit, elle a la fièvre; elle est privée de tous ses délicieux devoirs du jour et de la nuit, et peut envier tout ce qui la trouve digne d'envie; elle est la matière d'un traité de morale tout entier. M^{lle} de Bagnols vous a-t-elle mandé son mariage avec M. de Poissi (3)? Ils se conviennent fort; c'est un grand parti que M. de Poissi; M^{me} de Bagnols aimerait mieux M. de Villars (4); M. de Bagnols n'est pas de même goût. Vous devez être bien aise d'avoir avec vous M^{me} de Pracontal, on dit qu'elle est bien aimable; elle est assez raisonnable pour prendre en gré tous les lieux où son mari et son devoir la réduiront; je comprends qu'on peut être étonné de trouver parmi les dames de Montélimar ce qui conviendrait si fort ailleurs; mais on broute où l'on est attaché. Adieu, ma fille, je vous embrasse.

(1) Cette princesse n'avait alors que onze ans et quelques jours.

(2) La duchesse de Lude avait été nommée dame d'honneur de M^{me} la duchesse de Bourgogne.

(3) Claude de Longueil, marquis de Poissi, président à mortier au parlement de Paris. Ce mariage n'eut pas lieu. M^{lle} de Bagnols épousa plus tard le comte de Tillières.

(4) Louis-Hector, marquis, puis duc de Villars, pair et maréchal de France.

(8) A MADAME DE COULANGES

A Marseille, le 5 février 1703.

N'avez-vous pas été bien fâchée, Madame, du malheur de ce pauvre chevalier de Sanzei (1)? Vous êtes si bonne pour cette famille, que vous avez assurément partagé la douleur de M^{me} de Sanzei et de ses enfants. J'ai prié M. de Coulanges de vous faire mes compliments sur cette funeste aventure. J'espérais voir ici le comte de Sanzei, il a mandé qu'il ne pouvait se résoudre à venir à Marseille, où il verrait le tombeau de son frère; cette délicatesse est juste, et me fait pardonner qu'il manque à la parole qu'il m'avait donnée de passer un mois avec nous. Il est dans des montagnes (2) qui ne lui donnent aucune idée de tempête ni de naufrage; il a seulement à se garantir des précipices dont il est environné.

Le courrier que vous avez chargé d'une de vos lettres pour moi, n'est arrivé que depuis deux jours, et je n'ai donc pu vous dire plus tôt que j'ai été aussi peu à portée d'accepter le portrait du roi d'Espagne (3) que le portrait du roi de France. Les grâces que S. M. Catholique a faites à M. de Grignan sont d'une autre nature et d'un plus grand

(1) Le chevalier de Sanzei, capitaine de frégate, périt le premier jour de l'an 1703, par une tempête épouvantable, à la vue du port de Bayonne, sans qu'il fût possible de le secourir.

(2) Il était à Gap, en Dauphiné.

(3) Le bruit avait couru que le roi d'Espagne avait donné à M^{me} de Grignan son portrait orné de diamants.

prix, parce qu'elles sont moins communes. Il a permis que M. de Grignan eût l'honneur de le loger et de le défrayer dans son séjour à Marseille; ce sont des honneurs singuliers, qui se mettent parmi les titres des maisons; et voilà les sortes de grâces qui viennent jusqu'à nous. Rien n'est pareil à M. de Marcin, et à l'admiration qu'il a laissée en ce pays. On ne saurait faire une figure plus agréable auprès du roi catholique que celle qu'il y faisait. Sa vivacité et son bon esprit le rendaient maître de tout auprès de S. M., et sa politesse et son attention à faire plaisir le rendaient maître encore de tous les cœurs. La magnanimité de refuser la grandesse ne nous paraît pas aussi récompensée qu'elle mérite; je croyais que nous le verrions du nombre des maréchaux (1). Comment gouvernez-vous le maréchal de Villars? Vous n'auriez pas mal marié M^{me} votre nièce, si vous en aviez été la maîtresse. Le commandement des armées vaut bien la solidité des châteaux du comte de Tilly; on pouvait même en faire l'horoscope sans témérité; il a toujours pris la route et le vol de ceux qui arrivent. Je ne plaindrai guère M^{me} de Villars, si elle est mécontente de sa destinée, et d'aller à Strasbourg; la voilà bien malade d'être la reine de tant de guerriers; elle représentera Armide, et les enchantera tous. On nous a mandé que M^{me} de Villars la mère avait eu une nouvelle attaque; c'est celle-là qui me fait pitié; mais non, car elle se prépare à ce moment si certain et si oublié. M. de Coulanges croit donc aimer d'Ormesson; il en fait ses délices, comme le chevalier de Grignan de Mazargues (2), où il est avec des

(1) Le comte de Marcin ne fut élevé à cette dignité qu'en 1704.

(2) Jolie terre aux environs de Marseille, échue par une fille de la maison d'Ornano dans celle de Grignan.

ouvriers, qui, à juste prix, lui font un joli jardin, chose inconnue en ce pays-ci. Si vous vouliez, Madame, une chambre dans cette *bastide*, vous vous délasseriez de la vue de vos bois, et vous verriez différents amphithéâtres richement meublés de dix mille maisons de campagne rangées comme avec la main; vous verriez la mer d'un côté dans toute son étendue, et de l'autre resserrée dans des bords qui forment un canal fort magnifique; c'est assurément une jolie solitude. Je ne sais si M. le chevalier se résoudra de la quitter pour Paris, et vous comprenez bien, Madame, qu'il nous attache, et que ce ne sera pas sans peine que nous le laisserons dans sa solitude, quoiqu'il l'aime, et qu'il en fasse un très-bon usage: il s'est fait bâtir dans un couvent de Carmes, qui est à Mazargues, un logement pour lui, avec une tribune, où il est souvent. Il n'y a rien à craindre dans ce lieu que de vivre trop longtemps; on n'y voit que des personnes qui meurent à cent dix ans, on ne connaît point les maladies; le bon air, les bonnes eaux font régner non-seulement la santé, mais la beauté. S'il y a un peuple qui arrive à l'idée du peuple heureux représenté dans *Télémaque*, c'est celui de Mazargues; ils sont laborieux à l'excès, le terroir est cultivé et travaillé comme un jardin; aussi tout le peuple est-il riche autant qu'il convient, c'est-à-dire qu'il abonde dans le nécessaire, sans que personne sorte de son état: tous les hommes sont habillés en matelots, et les femmes en paysannes; la gaieté suit nécessairement la santé et l'abondance; de sorte que les jours de repos, après avoir prié Dieu dans l'innocence de leurs cœurs, ils dansent si parfaitement, qu'aucun bal ne saurait faire tant de plaisir à voir. Ne croyez pas, Madame, que j'aie dessein d'insulter à vos bergers et ber-

gères d'Ormesson par une description du siècle d'or, je ne veux que donner de l'émulation à M. de Coulanges, et l'engager à me représenter par quelque jolie chanson son hameau et ceux qui l'habitent. Je vous rends grâce du plaisir que vous voulez bien me donner de croire que vous me souhaitez autant que M^{me} de Lesdiguières; je vous assure que je profiterai jusqu'à l'indiscrétion du plaisir d'être avec vous, quand je serai à Paris : je ne sais pas précisément le temps. Chambon (1) est charmé de vos bontés, et très-reconnaissant; vous lui avez obtenu un peu de liberté; il m'a écrit une lettre pleine de sentiment, que l'on trouve apparemment dans les cachots de la Bastille, et que Dieu y met pour la consolation des malheureux. Il n'aura rien perdu à sa prison, s'il y a gagné la pitié et la soumission où il me paraît. Je suis tout à vous, Madame, et vous honore infiniment.

(1) Médecin célèbre, natif de Grignan.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE GRIGNAN.

LETTRES CHOISIES

DE

MADAME DE SIMIANE

I

A Aix, le 30 avril 1731.

Est-il possible, Monsieur, que vous vous soyez souvenu de la misérable petite breloque que j'avais pris la liberté de vous demander? J'en suis ravie, non pas pour elle, dont je ne me soucie, en vérité, point du tout, mais parce que cette attention de votre part me marque la continuation de l'honneur de votre amitié, qui me flatte et m'est extrêmement précieuse. Je vous remercie donc, et vous prie de ne plus penser à cette boîte. Nous sommes gens qui donnons dans la mode, et qui ne voulons point de vieilleries : c'est bien assez d'être soi-même une antique, sans en orner ses poches.

Vous m'avez envoyé, Monsieur, une lettre charmante de notre prince. Je ne devrais pas en souhaiter souvent de pareilles : elles réveillent tous mes regrets. J'ai besoin d'oublier et d'être oubliée; le dernier est un ouvrage aisé;